

ALEXIS OU LE TRAITÉ DU VAIN COMBAT¹ : LA PROJECTION DE L'ARCHÉTYPE MATERNEL

par Triantafyllia KADOGLOU
(Université de la Macédoine Occidentale, Grèce)

L'aveu d'Alexis concernant son homosexualité, rédigé sous forme de lettre et adressé à sa femme Monique, reflète sous différentes formes l'archétype maternel. En régressant à son enfance et à son adolescence, Alexis tente, à travers l'auto-analyse, de se comprendre d'abord lui-même et ensuite d'être compris par les autres. Il dit à Monique : « Je ne demande même pas d'être admis : c'est une exigence trop haute. Je ne désire qu'être compris » (p. 35).

Pourtant dans ce voyage d'aperception, Alexis avoue à sa femme qu'il refuse d'utiliser des termes scientifiques afin d'expliquer son penchant homosexuel. Il semble contester toutes les théories soutenues par la psychiatrie, la psychologie et surtout par la psychanalyse qui, en 1929, date de publication d'*Alexis*, est de grande notoriété. Mais en même temps, en France, les débats psychanalytiques se trouvent, dans les années '30, à leur apogée. Il paraît qu'Alexis y participe en posant tout simplement la question :

[...] comment un terme scientifique pourrait-il expliquer une vie ? Il n'explique même pas un fait ; il le désigne. Il le désigne de façon toujours semblable, et pourtant il n'y a pas deux faits identiques dans les vies différentes, ni peut-être dans une même vie. (p. 34-35. Souligné par nous)

C'est en d'autres termes ce que Marguerite Yourcenar précise dans la préface d'*Alexis* en 1963 :

Les termes du vocabulaire scientifique, de formation récente, destinés à se démoder avec les théories qui les étayent, détériorés par une vulgarisation à outrance qui leur enlève bientôt leurs vertus d'exactitude, ne valent que pour les ouvrages spécialisés, pour lesquels ils sont faits. (p. 13. Souligné par nous)

¹ Pour *Alexis*, nos références vont à l'édition Gallimard, coll. Folio, 1971.

Il y a donc un double refus, de la part de l'auteur et de son héros à la fois, d'usage de termes psychanalytiques. Dans les notes préparatoires à une réédition de son recueil de rêves, *Les Songes et les Sorts*, Marguerite Yourcenar reconnaît l'apport de Freud mais conteste son « pansexualisme » et la « théorie pansexuelle » de ses épigones (*EM*, p. 1628 et 1618) et met en question son interprétation des rêves². Plus proche de Jung, elle avait déjà présenté dans la préface de l'édition originale, selon Carmen Ana Pont, « son apport soi-disant "très personnel" aux débats oniriques », participant par là, contre Freud, « aux polémiques psychanalytiques de l'époque »³. En fait, elle a une relation contradictoire avec Freud et sa théorie, ce qui apparaît successivement dans l'ensemble de son œuvre.

Dans *Alexis* qui est son premier roman, Marguerite Yourcenar, n'utilise pas du tout les mots *homosexuel* ou *homosexualité* et ne reconnaît pas l'*inconscient*. Mais malgré son jugement contre la psychanalyse, exprimé aussi par son héros, il est clair que le besoin de celui-ci de retourner en arrière, de régresser, de sortir du fond de la mémoire des images de son enfance et de son adolescence afin de pénétrer dans son for intérieur, fait déjà partie du processus psychanalytique :

Je me suis souvent penché sur ce passé un peu puéril et si triste ; j'ai tâché de *me rappeler mes pensées, mes sensations, plus intimes que des pensées et jusqu'aux rêves. Je les ai analysés* pour voir si je n'y découvrais pas quelque signification inquiétante, qui alors m'avait échappé, et si je n'avais pas pris *l'ignorance de l'esprit* pour l'innocence du cœur. (p. 22. Souligné par nous)

D'autre part, la notion de l'*inconscient*, ce concept qui a marqué le XX^e siècle et demeure dominant jusqu'à nos jours, en tant que terme, dans le discours scientifique et quotidien à la fois n'apparaît pas chez Marguerite Yourcenar. Son attitude face à l'inconscient freudien est analogue à celle de Simone de Beauvoir qui, elle aussi, tout au long de

² Signalé par Carmen Ana PONT dans *Yeux ouverts, yeux fermés : la poétique du rêve dans l'œuvre de Marguerite Yourcenar*, Amsterdam/Atlanta, Rodopi, 1994, p. 54. Publié en 1938, *Les Songes et les Sorts* a soulevé une controverse concernant l'authenticité des songes. Plus tard, en 1980, Marguerite Yourcenar soulignera les faiblesses de la version originale du recueil et annoncera le projet de sa réédition, projet que sa mort en 1987 laissera inachevé. Ce n'est qu'en 1991 que les éditeurs des *Essais et Mémoires* reproduiront le texte originel, en y annexant le « dossier » des notes prises par l'auteur en vue de sa réédition.

³ *Ibid.*, p. 37.

Alexis ou le Traité du vain combat :
la projection de l'archétype maternel

son œuvre, a remplacé la notion de l'inconscient par celle de la *mauvaise foi*⁴.

De même, Marguerite Yourcenar, dans *Alexis*, au lieu de l'inconscient, utilise des termes comme l'esprit (p. 22), les *penchants* (p. 40, 58), les *instincts* (p. 34, 59, 70, 102, 122) ou l'*instinct*, qui s'opposent nettement à la *conscience* : « On eût dit que l'*instinct*, pour prendre possession de moi, attendait que la *conscience* s'en allât ou fermât les yeux » (p. 59. Souligné par nous). En outre, elle se réfère, presque dans l'ensemble du roman, à l'*âme* qui se confronte à la *conscience* :

Mon corps [...] me guérit d'avoir une *âme*. Vous n'avez vu de moi que les craintes, les remords et les scrupules de la *conscience*, non pas même de la mienne, mais de celle des autres, que je prenais pour guide. (p. 122. Souligné par nous)

Le mot *conscience* est donc utilisé clairement en tant que terme s'opposant à l'inconscient qui est passé sous silence et remplacé par d'autres termes mentionnés ci-dessus. Pourtant, l'inconscient avait été reconnu par Marguerite Yourcenar dès 1926 dans sa biographie de *Pindare* : « [...] Il laissait vaguement ses pensées se déformer en songes. *La vie inconsciente* est la seule universelle. [...] » (*P*, p. 252)⁵ ; pour être à nouveau implicitement contesté dans *Les Songes et les Sorts* en 1938 où il renvoie à l'*âme*, à l'*esprit*, à l'*instinct* mais aussi au *ciel intérieur* ou au *destin*. Le terme *conscience* n'y apparaît pas non plus et se remplace par celui de la *Raison*. Pourtant tous ces vocables renvoyant à l'inconscient ont, dans un contexte psychanalytique, des résonances jungiennes⁶.

Alexis renvoie, à travers la dimension de l'homosexualité, au mythe de l'androgynie. Car il incarne le masculin et le féminin à la fois. Il avoue à Monique :

On ne s'éprend pas surtout de ce à quoi l'on ressemble ; et ce dont je différais le plus, ce n'était pas des femmes. (p. 39. Souligné par nous)

Or, en lui-même il est deux : sa substance androgynale symbolise le retour à un état primordial où la rencontre de l'être avec la nature

⁴ Voir Triantafyllia KADOGLU, *L'Obsession de la distance séparante et le rétablissement du rapport à l'humain et au monde dans l'œuvre romanesque de Simone de Beauvoir*, thèse de doctorat, Université Aristote, Thessalonique, décembre 2000, p. 65-89.

⁵ Cité par Carmen Ana PONT, *op. cit.*, p. 59. Souligné par nous.

⁶ Voir Carmen Ana PONT, *op. cit.*, p. 59-60.

dans sa forme originelle se déroule dans les éléments primitifs : la terre, l'air, l'eau et le feu.

La terre et l'air se reflètent dans les images de la « campagne » (p. 53), d'« un chemin bordé par des arbres » (p. 53), des « forêts » (p. 85) ou des « pays [...] tièdes » (p. 102). L'eau et le feu se mirent dans le paysage de « la mer au soleil » (p. 102). Ce pays chaud et maritime réveille chez Alexis la sensualité, la jouissance et le plaisir ; il s'agit des sensations opposées à la vie austère à laquelle il s'est contraint :

Je vis pour la première fois la mer, et la mer au soleil.[...] Au contraire, j'eusse préféré d'autres régions plus tristes, plus austères, en harmonie avec l'existence que je m'efforçais de désirer vivre. Ces contrées d'insouciance et de charnel bonheur m'inspiraient à la fois de la méfiance et du trouble. (p. 102. Souligné par nous)

Carl Gustav Jung « traite l'eau comme un des symboles, entre mille, d'une libido protéique »⁷. En effet, pour Alexis, la mer au soleil reflète instinctivement un pays sensuel et voluptueux qui perturbe sa vie sévère et limitée. En outre, la mer/l'eau renvoie inconsciemment à l'image de la mère. Car l'enfant, « avant sa naissance, encore repleyé dans le sein maternel, vit tout entier baigné par les eaux amniotiques. [...] Jamais plus il ne retrouvera la béatitude d'être porté, enveloppé, protégé, nourri. La naissance constitue un choc terrible – à la fois séparation, éveil, contact avec le monde étranger [...] »⁸. La mer représente l'utérus maternel imprégné des eaux amniotiques et renvoie à la fois au bonheur intra-utérin : c'est ce qui amène Alexis à considérer automatiquement la mer au soleil comme ces contrées d'insouciance et de charnel bonheur. Il paraît que le contact avec ce pays maternel réveille chez lui « une nostalgie du paradis perdu »⁹ et l'amène inconsciemment à retourner aux origines liées « au souvenir d'un bonheur perdu »¹⁰. Elena Real reconnaît aussi à la mer une « valeur originelle » de « Mère Primordiale » qui incite le personnage à retourner aux sources et à revivre la fusion avec la nature¹¹.

Toujours est-il qu'en pleine nature, la libido se libère, les instincts sexuels interdits se délivrent ; c'est pourquoi Alexis qui refuse, à cause

⁷ Charles MAURON, *Sagesse de l'eau*, Robert Laffont, 4^e édition, 1945, p. 139.

⁸ *Ibid.*, p. 132.

⁹ *Ibid.*, p. 133.

¹⁰ *Ibid.*, p. 132.

¹¹ Elena REAL, « Mer mythologique, mer mythique, mer mystique », dans Marguerite Yourcenar, numéro spécial composé par Adolphe NYSENHOLC et Paul ARON, *Revue de l'Université de Bruxelles*, n° 3/4, 1988, p. 86.

Alexis ou le Traité du vain combat :
la projection de l'archétype maternel

de son éducation stricte, son homosexualité, cherche inconsciemment à « s'éloigner de la nature » (p. 53) ou même à « haïr la nature à cause des tendresses du printemps [...] » (p. 79). Pourtant, « un matin pareil aux autres » (p. 53), sa nature homosexuelle se réveille inopinément et à son insu en pleine campagne où Alexis finit par avoir sa première expérience sexuelle :

Je marchais *en pleine campagne*, dans un chemin bordé par des arbres [...]. En ce moment, où je *parais m'éloigner de la nature*, il me faut la louer *d'être partout présente, sous la forme de nécessité*. Le fruit ne tombe qu'à son heure, lorsque son poids l'entraînait depuis longtemps vers la terre : il n'y pas d'autre fatalité que ce mûrissement intime. [...] J'allais, je n'avais pas de but ; ce ne fut pas ma faute si, ce matin-là, *je rencontrais la beauté...* (p. 53-54. Souligné par nous)

Alexis faisant, comme tous les êtres vivants, partie de la nature, il se lie à celle-ci ; il forme un tout avec cette nature-mère qui le libère de ses préjugés socio-religieux concernant les modèles sexuels et l'incite à transgresser le « traité du vain combat ». Est-ce un hasard que ce soit en pleine nature qu'Alexis accepte ses instincts homosexuels et le fait d'être différent? C'est parce que la nature renvoie à une mère archaïque, embrassant sans aucune exception tous les êtres qui l'entourent.

En effet, on a découvert dernièrement en Amérique que « les mâles ne peuvent plus continuer à vivre aussi cruellement coupés à la fois de leurs émois, à cause des femmes, et de leur homosensualité, à cause des hommes »¹². On a ainsi inventé pour eux certaines techniques de groupe, comme celles de Robert Blye, « à seule fin de leur faire découvrir l'homosensualité qui existe entre eux et qui va leur permettre de sortir de leur solitude : on les retrouve ainsi *hurlant, s'embrassant et pleurant au milieu des bois [...]* »¹³. À partir de ces techniques thérapeutiques appliquées en pleine campagne, Christiane Olivier se demande en tant que psychanalyste :

¹² Christiane OLIVIER, *Les Fils d'Oreste ou la question du père*, Flammarion, coll. Champs, 1994, p. 129. Olivier utilise le thème *homosensualité* comme celui d'*hétérosensualité* pour désigner d'un côté des sensations identiques chez des êtres de même sexe et pour définir de l'autre, la différence incontournable de sensualité entre les deux sexes. L'auteur nous signale de ne pas confondre le terme « homosensualité » avec celui d'« homosexualité ».

¹³ *Ibid.*, p. 129. Souligné par nous.

Triantafyllia Kadoglou

*La nature n'est-elle pas une mère qui, contrairement à la société, accueille sans discrimination tous les humains, hétéro ou homosensuels ?*¹⁴

Durant son auto-analyse, dépliée dans cette lettre de confession, Alexis attribue, au moins en partie, son homosexualité à son éducation maternelle et féminine :

J'ai été élevé par les femmes. J'étais le dernier fils d'une famille très nombreuse ; [...] ; ma mère et mes sœurs n'étaient pas très heureuses ; voilà bien des raisons pour que je fusse aimé. Il y a tant de bonté dans la tendresse des femmes que j'ai cru longtemps pouvoir remercier Dieu. [...] ; nous avons peur de mon père ; plus tard, de mes frères aînés.
(p. 37. Souligné par nous)

Au début du XX^e siècle, Alexis décrit la tradition maternelle concernant l'éducation de l'enfant, racontant son enfance abandonnée uniquement aux mains des femmes, de sa mère et de ses sœurs et signalant l'absence de son père dans le processus éducatif. En effet, il exprime son amertume pour son père décrit comme lointain, distant enfin absent de son éducation. Il déclare qu'il « ne sai[t] rien de [s]on père » (p. 28) qui est d'ailleurs mort jeune. Ce qui émerge de l'image paternelle, c'est le fait que celui-ci « était sévère » (p. 28) et autoritaire et que sa présence ne lui provoquait que le sentiment de la peur. Plus tard, il vit la même expérience auprès de ses frères qui, remplaçant la figure paternelle, lui font également peur. Il partage ce sentiment de crainte avec sa mère et ses sœurs qui, elles aussi, avaient d'abord peur du père, ensuite des frères aînés. L'image paternelle n'a pour lui aucune dimension affective, représentant une espèce de pouvoir patriarcal exercé au sein de la famille.

En examinant dans *Les Fils d'Oreste ou la question du père* le concept de la paternité à travers l'Histoire, Christiane Olivier présente la place du père durant les siècles et l'effacement progressif de l'autorité paternelle dans la famille, ce qui a renforcé encore plus le pouvoir maternel auprès des enfants. Il paraît que dans les deux derniers siècles, l'absence du père contrairement au rôle-hypertrophié de la mère ou de la femme maternant dans la famille, concerne un phénomène social qui n'a pas encore changé.

En mettant l'accent sur son éducation uniquement féminine, Alexis exprime, en fait, « toute la question que pose l'homosexualité masculine où, sans cesser d'être un homme, il se peut qu'au contact de

¹⁴ *Ibid.*

Alexis ou le Traité du vain combat :
la projection de l'archétype maternel

la mère, l'enfant devienne "aussi" une femme »¹⁵. Il décrit d'ailleurs à Monique sa psychosynthèse homosexuelle, comportant une bonne part de féminité : « [...] ce dont je différais le plus, ce n'était pas des femmes » (p. 39). Élevé uniquement par des femmes, il finit par traverser le chemin de l'homosexualité qui « ne peut se voir que comme celui d'un garçon qui, par *manque de père* et d'homosensualité avec lui ou par *trop de mère* et d'hétérosensualité avec elle, se trouve identifié à celui qui est *comme la mère* donc *différent du père* »¹⁶.

En effet, à travers la symbiose continuelle avec sa mère et ses sœurs, Alexis vit « l'affection paisible des femmes » (p. 37) et partage avec elles la peur commune face à l'autre sexe qui a l'air d'incarner la force et le pouvoir. Il se trouve donc identifié à l'image de sa mère et après sa mort, à celle de ses sœurs :

Ma mère est morte assez tôt [...] Mes sœurs étaient très réservées ; elles se faisaient rarement de confidences les unes aux autres ; [...] Naturellement, j'étais beaucoup trop jeune pour qu'elles se confiasent à moi ; mais je les devinais ; *je m'associais à leurs peines. Lorsque celui qu'elles aimaient entraînait à l'improvisiste, le cœur me battait, peut-être plus qu'à elles. Il est dangereux, j'en suis sûr, pour un adolescent très sensible, d'apprendre à voir l'amour à travers des rêves de jeunes filles, même lorsqu'elles semblent pures, et qu'il s'imagine l'être aussi.* (p. 38. Souligné par nous)

Le manque paternel conduit ses sœurs à la recherche de l'amour et du Prince Charmant et Alexis, à la confusion de son identité sexuelle. En dénonçant le rôle néfaste de Jocaste dans la famille et l'éducation exclusive du jeune enfant par des femmes, Christiane Olivier déclare :

Une famille dont le père est absent donne lieu à une fille sans Œdipe et à un fils dont l'identification masculine est difficile voire perturbée¹⁷.

À défaut de père, Alexis s'identifie à l'image féminine, de sa mère et de ses sœurs, et son homosexualité « *vient prendre la place d'une homosensualité infantile jamais vécue entre père et fils* »¹⁸. D'autre

¹⁵ *Ibid.*, p. 124.

¹⁶ *Ibid.* Souligné par l'auteur.

¹⁷ Christiane OLIVIER, *L'Enfant et sa sexualité* (écrit pour les parents), Fayard, 2001, p. 9.

¹⁸ *Id.*, *Les Fils d'Oreste*, *op. cit.*, p. 128. Souligné par l'auteur. Olivier précise à propos de cela : « L'Œdipe masculin est une fixation infantile à la mère, tellement universellement reconnue que pour en annihiler la trace beaucoup de tribus ont institué des rites d'initiation qui n'ont d'autres buts que de séparer le garçon de sa mère et de l'introniser

part, l'hétérosensualité continuelle avec sa mère et ses sœurs dirige son inconscient qui l'empêche de sortir de son Œdipe maternel. Il décrit son éducation féminine inhérente à ses instincts homosexuels qui se développent à son insu. En effet, « il faut une sacrée énergie pour lutter consciemment contre son inconscient »¹⁹ :

J'ai paru [...] *expliquer mes penchants par des influences extérieures ; elles ont certainement contribué à les fixer ; mais je vois bien qu'on doit toujours en revenir à des raisons beaucoup plus intimes, beaucoup plus obscures, que nous comprenons mal parce qu'elles se cachent en nous-mêmes.* Il ne suffit pas d'avoir de tels instincts pour en éclaircir la cause, et personne, après tout, ne peut l'expliquer tout à fait ; ainsi je n'insisterai pas. *Je voulais seulement montrer que ceux-ci, justement parce qu'ils m'étaient naturels, pouvaient longtemps se développer à mon insu.* (p. 40. Souligné par nous)

« Un Enfant craintif » (p. 28), « timide et par conséquent taciturne » (p. 29), Alexis a eu une enfance « silencieuse et solitaire » (p. 29). « Enfant », dit-il à propos des étangs de Woroïno,

[...] *j'en avais peur.* Je comprenais déjà que *tout a son secret*, et les étangs comme le reste, que la paix, comme le silence, n'est jamais qu'une surface, et que le pire des mensonges est le mensonge du calme. *Toute mon enfance, quand je m'en souviens, m'apparaît comme un grand calme au bord d'une grande inquiétude, qui devait être toute la vie.* (p. 22-23. Souligné par nous)

La paix et le silence, caractérisant son enfance, sont, en fait, au bord d'une grande inquiétude accompagnée par « les premiers frémissements avertisseurs (frémissements de la chair et frémissements du cœur) » (p. 23) non distingués et passés, à l'époque, sous silence. Dès son enfance « il se trouve être le lieu d'une "différence" et celle-ci doit être tenue au silence »²⁰. Alexis s'avoue :

C'est pour cela peut-être que je devins un musicien. *Il fallait quelqu'un pour exprimer ce silence, lui faire rendre tout ce qu'il contenait de tristesse, pour ainsi dire le faire chanter. Il fallait qu'il ne se servît pas des mots, toujours trop précis pour n'être pas cruels, mais simplement*

dans la société des mâles où il devra à l'avenir avoir sa place loin de sa mère et de ses sœurs » (*Ibid.*, p. 123. Souligné par nous).

¹⁹ ID., *Les Enfants de Jocaste – l'empreinte de la mère*, Denoël/Gonthier, coll. Femme, 1980, p. 133.

²⁰ ID., *Les Fils d'Oreste*, *op. cit.*, p. 125.

Alexis ou le Traité du vain combat :
la projection de l'archétype maternel

de la musique, car *la musique n'est pas indiscreète, et, lorsqu'elle se lamente, elle ne dit pas pourquoi.* (p. 29-30. Souligné par nous)

Or, enfant non identifié à son père, Alexis adopte « une attitude de refus d'exister, allant parfois jusqu'à la dépression infantile qui se manifeste par l'ennui, les pleurs, le refus d'aller avec les autres enfants »²¹. Comme il grandit seul parmi des femmes, il s'enferme en lui-même, de sorte que « la vie solitaire se reformait autour de [lui] » (p. 36). En tant qu'enfant ses « amitiés n'étaient pas fréquentes » (p. 36) et à cause de la solitude et du silence dans lesquels il était plongé, Alexis s'en souvient :

J'avais l'idée d'écrire des lettres, mais j'étais si peu capable d'y éviter les fautes que je ne les envoyais pas. D'ailleurs, je ne trouvais rien à dire. (p. 36)

« Les troubles nerveux éprouvés dans l'enfance » (p. 84) apparaissent à nouveau dans l'adolescence. Dépressif et solitaire, en tant qu'adolescent, « entre la quatorzième et la seizième année, [il] avai[t] moins de jeunes amis que naguère, parce qu'[il] était[t] plus sauvage » (p. 40). Dans cette solitude, « les livres n'ont eu aucun effet sur [lui] » (p. 41) tandis que les pleurs, la douleur et la souffrance font partie de son être :

Je me rappelle *l'atroce fadeur de certains soirs*, où l'on s'appuie aux choses comme pour s'y abandonner, *mes excès de musique, mon besoin maladif de perfection morale*, qui n'était peut-être *qu'une transposition du désir*. Je me rappelle *certaines larmes, versées lorsque, vraiment, il n'y avait pas de quoi pleurer*. (p. 43. Souligné par nous)

Ensuite, il entre au collège de Presbourg où il continue de vivre « replié sur [lui]-même » (p. 44). Persuadé qu'il « n'éta[i]t pas comme les autres » (p. 46), qu'il différait de ses camarades, « l'existence en commun [lui] devenait plus pénible, [il] souffrai[t] davantage d'être sentimentalement seul » (p. 46-47). Sa tristesse touche à nouveau les limites de la dépression. Il tombe malade et refuse de cohabiter avec les autres jeunes du même âge que lui. Il s'adresse alors à sa mère en lui demandant de « le retirer du collège » (p. 49). Par son retour à la maison, il se sent « sauvé » (p. 51). Habitué à cause de son éducation féminine aux « gestes familiers [de sa mère et de ses sœurs] qui semblent apprivoiser les choses » (p. 37), il est terrorisé par le

²¹ ID., *L'Enfant et sa sexualité*, op. cit., p. 49.

comportement de ses condisciples, par la brutalité « de leurs jeux, de leurs habitudes, de leur langage » (p. 44).

En outre, il est choqué parce que « beaucoup de [s]es condisciples vivaient dans une sorte d'obsession de la femme » (p. 44), ce qui lui cause « une répugnance extraordinaire » (p. 44). Ses instincts homosexuels cachés sont inhérents à ce sentiment de répulsion envers les femmes. Ayant vécu intimement avec sa mère et ses sœurs qui lui « ont appris la vénération » (p. 38), Alexis ne peut ni désirer ni aimer d'une manière érotique les femmes ; il ne peut que les respecter ou les détester :

J'étais habitué à envelopper les femmes de tous les préjugés du respect ; je les haïssais dès qu'elles n'en étaient plus dignes. (p. 44. Souligné par nous)

À toute femme digne, il reconnaît sa mère ou ses sœurs qui ne lui inspirent que du respect. Quand il rencontre plus tard à Vienne, Marie qui a l'air d'être amoureuse de lui, il est inconsciemment amené à l'image de ses sœurs :

Je n'ose dire que Marie me rappelait mes sœurs ; pourtant, je retrouvais là ces doux gestes de femme, qu'enfant j'avais aimés. (p. 72. Souligné par nous)

La princesse de Mainau et sa future femme Monique qu'il connaîtra par l'intermédiaire de celle-ci, le renvoient aussi à sa mère :

La princesse, *comme ma mère*, employait ce doux français fluide du siècle de Versailles, qui donne aux moindres mots la grâce attendue d'une femme morte. *Je retrouvais chez elle, comme plus tard chez vous, un peu de mon parler natal.* (p. 87. Souligné par nous)

De plus, la symbiose conjugale avec sa femme le ramène instinctivement à celle menée avec ses sœurs, car il avoue à Monique : « Il me semblait presque que vous étiez ma sœur [...] » (p. 112) ; ou à la symbiose maternelle d'antan. Car, face à son épouse, il ne se situe pas comme époux mais comme enfant :

J'ai vu plus tard votre enfant se blottir contre vous, et j'ai pensé que tout homme, sans le savoir, cherche surtout dans la femme le souvenir du temps où sa mère l'accueillait. Du moins, cela est vrai, quand il s'agit de moi. Je me souviens, avec une infinie pitié, de vos efforts un peu inquiets pour me rassurer, me consoler, m'égayer peut-être ; et je

Alexis ou le Traité du vain combat :
la projection de l'archétype maternel

crois presque avoir été moi-même votre premier enfant. (p. 103. Souligné par nous)

En cherchant donc dans sa femme le souvenir maternel, Alexis l'idéalise comme autrefois il avait idéalisé sa mère. En effet, Monique est présentée dans le discours narratif d'Alexis comme un être parfait : *riche et très belle* (p. 91), *bonne* (p. 91) et *très pieuse* (p. 92), bref une femme « tout à fait accomplie » (p. 91). S'agit-il en fait d'une femme accomplie ? Marguerite Yourcenar dans la préface de 1963 signale à ce propos :

Alexis orne sa jeune femme de toutes les vertus, comme si, en augmentant entre elle et lui les distances, il trouvait plus facile de justifier son départ. J'ai parfois songé à composer une réponse de Monique, qui, sans contredire en rien la confiance d'Alexis, éclairerait sur certains points cette aventure, et nous *donnerait de la jeune fille une image moins idéalisée, mais plus complète.* (p. 16. Souligné par nous)

En tout cas, l'image sublimée de sa femme renvoie à la figure maternelle. À la fin de sa lettre, Alexis avoue à Monique :

Je pense, avec une infinie douceur, à votre *bonté féminine, ou plutôt maternelle* : je vous quitte à regret, mais *j'envie votre enfant.* (p. 122-123. Souligné par nous)

Pourquoi envie-t-il son fils ? Ayant appris inconsciemment, dans la vie conjugale, à se comporter face à son épouse comme un enfant face à sa mère, il réalise qu'après la naissance de son fils, il n'a plus ce privilège :

La naissance de Daniel ne nous avait pas rapprochés [...] ; *j'avais cessé de me blottir contre vous, le soir, comme un enfant qui a peur des ténèbres*, et l'on m'avait rendu la chambre où je dormais lorsque j'avais seize ans. Dans ce lit, *où je retrouvais, avec mes rêves d'autrefois, le creux que jadis avait formé mon corps, j'avais la sensation de m'unir à moi-même.* (p. 116-117. Souligné par nous)

Alexis constate : « Je me disais qu'il serait vôtre, votre enfant, Monique beaucoup plus que le mien » (p. 115). Dès le moment où sa femme ne reflète plus dans le miroir l'image maternelle, il s'acceptera lui-même, mais ayant comme tribut à payer, le refus de son épouse et de son fils. N'ayant pas pu sortir de ce fameux Œdipe maternel, il

restera à jamais fixé à sa mère qui se focalise dans le noyau de sa nature homosexuelle.

En fait, Alexis confirme ce que Freud a dit et que d'autres psychanalystes ont répété par la suite : le garçon, contrairement à la fille qui change d'objet d'amour en passant de la mère au père, restera attaché pour toute sa vie à son objet primordial qui n'est autre que la mère²². C'est en d'autres termes ce qu'Alexis dit quand il déclare que tout homme cherche dans la femme le souvenir maternel. En décrivant sa psychosynthèse par rapport à la mère et étant donné ses instincts homosexuels, il conclut : « Du moins cela est vrai, quand il s'agit de moi » (p. 103). Cela est pourtant vrai pour tous les hommes qui, en général, continuent d'« aimer leur mère tout en vivant avec une autre femme »²³ mais cela est impossible pour un homosexuel qui « a tellement aimé sa mère et l'aime toujours tellement qu'il n'a plus besoin d'autres femmes... »²⁴.

Alexis présente ses condisciples au collège comme des jeunes brutaux distingués par l'obsession de leur rencontre sexuelle avec la femme. Il est clair qu'Alexis, à travers l'image de ces jeunes adolescents, esquisse l'image de l'homme qui « ne peut se construire dans un premier temps que dans l'opposition à la mère, que dans la contre-identification à la femme »²⁵. Il révèle le besoin de la plupart des mâles de « s'établir dans la différence par rapport à elle, pour éviter de "devenir" femme »²⁶. Dans leur « défense "anti-femme" »²⁷ s'ajoute, de façon ambivalente, leur besoin « d'assouvir [leur] curiosité de l'autre sexe »²⁸, ce qui explique leur obsession de rencontrer sexuellement la femme. Contrairement à eux, Alexis, lui, ne s'est pas senti, comme la plupart de ses camarades, « obligé à renoncer à ce que la mère avait imprimé en lui de tendre, doux et féminin »²⁹. Il avoue à sa femme : « Je vous ai dit combien j'étais sensible à la douceur des femmes » (p. 95). Car comme homosexuel, il « vit une masculinité qui n'est pas une contre-féminité »³⁰. Il a d'ailleurs « conservé le féminin

²² Cf. Sigmund FREUD, *La Vie sexuelle*, PUF, 1985. Freud dit à ce propos : « Il ne nous est pas difficile d'aboutir à ce résultat pour le garçon : sa mère était son premier objet d'amour, elle le reste [...]. Il en va autrement pour la petite fille. Elle avait pour objet premier sa mère ; comment trouve-t-elle son chemin jusqu'à son père ? Comment, quand et pourquoi s'est-elle détachée de sa mère ? » (*Ibid.*, p. 139).

²³ Christiane OLIVIER, *Les Fils d'Oreste*, op. cit., p. 127.

²⁴ *Ibid.*

²⁵ ID., *Les Enfants de Jocaste*, op. cit., p. 144.

²⁶ *Ibid.*

²⁷ *Ibid.*, p. 119.

²⁸ *Ibid.*

²⁹ ID., *Les Fils d'Oreste*, op. cit., p. 126.

³⁰ *Ibid.*

Alexis ou le Traité du vain combat :
la projection de l'archétype maternel

de son enfance, n'ayant jamais à quitter sa mère pour aller vers un père avec qui il n'a eu ni histoire ni intimité »³¹.

Il a tellement aimé sa mère et ses sœurs, il a tellement été aimé par celles-ci qu'il n'a plus besoin d'autres femmes. Sans modèle paternel à cause de la mort précoce de son père et n'ayant « jamais eu d'intimité avec [s]es frères » (p. 59), ce qui lui a manqué, « c'est le père comme deuxième objet principal, à côté de la mère et s'occupant de [lui] à travers l'homosensorialité »³². Mais même actuellement, il paraît que dans les pratiques éducatives des enfants, « l'homosensualité des mâles est interdite parce qu'elle n'est pas vue comme naturelle entre père et fils »³³. Alexis, n'ayant pas pu sortir victorieux de l'Œdipe maternel, est plutôt victime de « l'hétérosensualité de la mère [qui] sans la contrepartie de l'homosensualité du père engendre, dans certains cas, la superposition de l'identité masculine et de l'identification féminine »³⁴. C'est cette superposition de l'élément féminin et masculin qu'Alexis met en lumière concernant son développement psychosexuel.

En dépliant sa nature homosexuelle, il reconnaît qu'il adopte à la fois le féminin et le masculin, donc qu'il refuse « la castration qui est la loi générale »³⁵. Comme homosexuel, il s'avoue « déviant par rapport à la loi humaine de la monosexualité »³⁶, il se déclare *androgynal*, reflétant le fantasme maternel, faisant « dans la réalité ce que sa mère vit en imagination »³⁷ :

En effet, dans son fils, la mère a l'occasion unique de *se voir sous la forme masculine* : cet enfant émané d'elle est de l'autre sexe, et la femme a ici l'occasion de croire au vieux rêve de toute l'humanité, la

³¹ *Ibid.*

³² *Ibid.*, p. 127.

³³ *Ibid.*, p. 128. Christiane Olivier signale en tant que psychanalyste : « Cela est si juste pour l'inconscient qu'on a pu observer que les parents embrassent beaucoup plus librement tout le corps de l'enfant quand il est du même sexe, les mères évitant avec leur fils le plus souvent la zone périsexuelle alors qu'elles embrassent leur fille un peu partout » (*ibid.*).

À ce sujet, il y a d'autres recherches qui confirment la même chose. Charlie Lewis et Margaret O' Brien déclarent également : « Les parents touchent davantage les organes génitaux de l'enfant de même sexe qu'eux et moins ceux de l'autre. » (Charlie LEWIS et Margaret O' BRIEN, *Reassessing, fatherhood*, Londres, Sage Publications, 1987. Cité par Christiane OLIVIER, *ibid.*).

³⁴ *Ibid.*, p. 126.

³⁵ *Ibid.*

³⁶ *Ibid.*

³⁷ Julia KRISTEVA, *Histoires d'amour*, Denoël, coll. Folio/Essais, 1983, p. 91.

bisexualité, si souvent représentée dans la statuaire grecque, sous la forme de l'androgyné³⁸.

En tant qu'androgynal, Alexis est condamné à vivre sans amour. Car « l'androgyné n'aime pas, il se mire dans un autre androgyné pour n'y voir que soi-même, arrondi, sans faille, sans autre »³⁹. En effet, apercevant « quelquefois des couples d'amants étalés sur le seuil des portes, prolongeant tout à l'aise leurs entretiens, ou leurs baisers peut-être » (p. 68), il avoue qu'il « enviai[t] ce contentement placide, qu'[il] ne désirai[t] pas » (p. 68). Il semble donc que « son bavardage amoureux est une fuite panique devant les misères et les joies de l'amour sexué »⁴⁰. Car comme être androgynal, il éprouve, en fait, « un plaisir de perversité à différer des autres » (p. 68), il considère qu'« il est difficile de ne pas se croire supérieur, lorsqu'on souffre davantage, et la vue des gens heureux donne la nausée du bonheur » (p. 68). Or, différent, supérieur aux autres, Alexis se transforme en Narcisse qui ne veut pas et n'est pas à même d'aimer :

Notre âme, notre esprit, notre corps, ont des exigences le plus souvent contradictoires ; je crois malaisé de joindre des satisfactions si diverses sans avilir les unes et sans décourager les autres. Ainsi, *j'ai dissocié l'amour* [...]. C'est assez d'être le prisonnier d'un instinct, sans l'être aussi d'une passion ; et *je crois sincèrement n'avoir jamais aimé*. (p. 70. Souligné par nous)

Se sentant, en tant qu'homosexuel, comme le lieu de « "l'indicible différence" »⁴¹, de la différence qui doit être tenue au silence, Alexis apprend à vivre durant toute sa vie dans le même silence, exprimé soit dans la musique qui « n'est pas indiscreète, et, lorsqu'elle se lamente, elle ne dit pas pourquoi » (p. 29-30) ; soit dans la sympathie qui, contrairement à l'amour ou à la passion, « peut être silencieuse » :

La passion a besoin de cris, l'amour lui-même se complait dans les mots, mais *la sympathie peut être silencieuse*. [...] *Je l'ai connue en silence*, puisque ceux qui l'inspirent ne la comprennent pas ; il n'est pas nécessaire que quelqu'un la comprenne. (p. 71. Souligné par nous)

Ayant appris à lutter contre son homosexualité, à vivre à l'encontre de lui-même, Alexis finit pendant une longue période par séparer

³⁸ Christiane OLIVIER, *Les Enfants de Jocaste*, op. cit., p. 60. Souligné par l'auteur.

³⁹ Julia KRISTEVA, op. cit., p. 91.

⁴⁰ *Ibid.*, p. 92.

⁴¹ Christiane OLIVIER, *Les Fils d'Oreste*, op. cit., p. 126.

Alexis ou le Traité du vain combat :
la projection de l'archétype maternel

l'âme du corps. Ainsi se comporte-t-il, face à son corps, comme s'il « ne lui appartenai[t] pas » (p. 56). Il essaie d'adopter la vie solitaire pareille à celle de l'enfance et de l'adolescence, refusant la vie sexuelle et les désirs de la chair, déniait à jamais l'amour. À la séparation de l'âme et du corps succède la dissociation de l'âme et de l'amour. Pourtant, Alexis constate :

[...] j'eus peur de mon corps, je finis par reconnaître que *nos instincts se communiquent à notre âme, et nous pénètrent tout entiers.* (p. 75. Souligné par nous)

Toujours est-il que, Psyché et Éros ou bien Âme et Amour sont « non seulement en mythologie mais au fondement même du discours philosophique, [...] indissociables »⁴². Lacan écrivait d'ailleurs : *Amour*⁴³. Ayant décidé à contresens la dissociation de l'amour et de l'âme, ayant vécu contre nature la séparation entre son âme et son corps, Alexis en vient inéluctablement à l'idée de la mort qui prend chez lui des dimensions obsessionnelles :

Mais on hait la vie quand on souffre. *Je subis les obsessions du suicide, j'en subis d'autres, plus abominables.* (p. 79. Souligné par nous)

J'interprétais mes souffrances physiques comme un *présage funèbre* : je m'étais résolu à *me laisser mourir.* (p. 118. Souligné par nous)

Tandis qu'Alexis semble être dominé par la mort, son psychisme reflète en fait ce dont parle Freud dans sa théorie des pulsions⁴⁴ : la présence des deux instincts, des deux forces fondamentales – celle d'Éros ou de Vie et celle de destruction ou de mort –, qui s'opposent et se combattent dans la psyché humaine. La pulsion de vie vise à conserver, à établir des liens entre le sujet et le monde extérieur, tandis que la pulsion de mort consiste à briser les rapports, à supprimer les conjonctions et à ramener ce qui vit à l'état inorganique, au stade archaïque du non-être. Dans l'effort de pénétrer dans son for intérieur, il décrit son monde psychique de la sorte :

La mort me tenta. Il m'a toujours semblé bien facile de mourir. *Ma façon de concevoir la mort ne différait guère de mes imaginations sur l'amour* : j'y voyais une défaillance, une défaite qui serait douce. De ce

⁴² Julia KRISTEVA, *op. cit.*, p. 83.

⁴³ Jacques LACAN, *Le Séminaire – livre XX – Encore*, Seuil, coll. Le Champ freudien, 1975, p. 73.

⁴⁴ Voir Sigmund FREUD, *Abrégé de psychanalyse*, PUF, 1949, p. 7-11.

jour, *durant toute mon existence, ces deux hantises ne cessèrent d'alterner en moi ; l'une me guérissait de l'autre et aucun raisonnement ne me guérissait des deux.* (p. 47-48. Souligné par nous)

Mais pendant une longue période, l'instinct de mort l'emporte sur l'instinct de vie. Plus Alexis résiste à ses penchants homosexuels, plus il tombe malade et souhaite mourir. La « renonciation complète qui n'est peut-être pas humaine » (p. 66), la condamnation « à vingt ans, à l'absolue solitude des sens et du cœur » (p. 66) équivalent à la mort même qui semble dominer son psychisme. Pourtant, l'instinct de vie réagit, tout en pénétrant dans son for intérieur, car son âme « ne voulait pas dormir » (p. 118) et son « corps voulait vivre » (p. 84). Ainsi Alexis s'oblige-t-il à reconnaître la force de la chair et de ses désirs, la puissance du corps qui prend le pas sur l'âme ; il avoue à sa femme :

Ce corps, qui paraît si fragile, est cependant plus durable que mes résolutions vertueuses, peut-être même que mon âme, car l'âme souvent meurt avant lui. Cette phrase, Monique, vous choque sans doute plus que ma confession tout entière : vous croyez en l'âme immortelle. Pardonnez-moi d'être moins sûr que vous, ou d'avoir moins d'orgueil. (p. 56-57. Souligné par nous)

Il se trouve donc face à face avec ses principes chrétiens et ses convictions religieuses. Son propre corps et ses instincts le forcent à ne plus croire en Dieu et à l'immortalité de l'âme :

J'avais réduit mon âme à une seule mélodie, plaintive et monotone ; j'avais fait de ma vie du silence, où ne devait monter qu'un psaume. Je n'ai pas assez de foi, mon amie, pour me borner aux psaumes. (p. 119. Souligné par nous)

La primauté du corps entraîne et dirige son âme qui est « plus profondément enfoncée dans [sa] chair » (p. 119). Pour Alexis, *l'âme et la chair* sont irréductiblement liées ; c'est pourquoi, pendant la période où il vivait divisé entre son corps et son âme, il avait « complètement abandonné la musique » (p. 107). Mais dès le moment où son corps se libère en délivrant à la fois son âme, il commence à « comprendre cette liberté de l'art et de la vie, qui n'obéissent qu'aux lois de leur développement propre » (p. 120). Mais le fait d'accepter sa particularité tout en écoutant les désirs intérieurs du corps, ne permet pas à Alexis de revendiquer le droit à l'amour. Il se limite au monde de la chair ; à la fin de sa lettre, il dit à Monique : « [...] mes sensations ne concernent et n'émeuvent que moi seul » (p. 121).

Alexis ou le Traité du vain combat :
la projection de l'archétype maternel

Puisque l'instinct de vie finit par prévaloir contre l'instinct de mort, la dynamique commune à *l'âme* et à *l'amour* est remplacée par la complicité entre *l'âme* et *la musique* : « [...] *la musique est l'univers de l'âme* » (p. 107. Souligné par nous). Pour Alexis, comme « *l'âme et la chair* ne sont pas séparables, et [...] *l'une contient l'autre, comme le clavier contient les sons* » (p. 107-108. Souligné par nous), *la musique se transmue en amour* qui se communique à *l'âme*, devenant ainsi le moteur de la vie elle-même.

Alexis découvre que, pour lui, « le bonheur ne gît qu'au bord d'une faute » (p. 122). Il obéit à ses instincts, à son esprit et à son âme, bref il se soumet à l'inconscient dont la force traverse son corps tout entier. En fait, la relation d'Alexis avec son corps vérifie son inconscient formé par rapport à la mère, la sœur, la femme. Tant qu'il est dépouillé de son corps, il demeure fixé, au niveau psychique, au stade *infans* de Lacan⁴⁵ qui correspond à une matrice symbolique. Eloigné, à cause de son homosexualité interdite, de son propre corps et plongé à la fois dans le silence absolu qui s'exprime par la musique, Alexis, comme le nouveau-né au début de sa vie, continue à vivre comme un être morcelé, un je-idéal qui « se précipite en une forme primordiale, avant qu'il ne s'objective dans la dialectique de l'identification à l'autre et que le langage ne lui restitue dans l'universel sa fonction de sujet »⁴⁶.

L'expérience du *stade du miroir*⁴⁷, en tant que phase intermédiaire entre l'imaginaire et le symbolique, permet à Alexis de découvrir son moi et la totalité de son corps. C'est au miroir qu'il réalise son image globale, qu'il constate que son corps ne fait pas partie de la mère mais qu'il s'agit de quelque chose d'autonome, revendiquant de vivre :

J'avais, dans ma chambre, un de ces petits *miroirs* d'autrefois, qui sont toujours un peu troubles, comme si des haleines en avaient terni *la glace*. Puisque *quelque chose de si grave avait eu lieu en moi*, il me semblait naïvement que je *devais être changé*, mais *le miroir ne me renvoyait que mon image ordinaire, un visage indécis, effrayé et pensif*. J'y passais *la main*, moins pour en effacer la trace d'un contact que *pour m'assurer que c'était bien moi-même*. [...] Il m'est arrivé, seul, devant un *miroir qui dédoublait mon angoisse, de me demander ce que j'avais de commun avec mon corps, avec ses plaisirs ou ses maux, comme si je ne lui appartenais pas*. Mais *je lui appartiens, mon amie*. (p. 56. Souligné par nous)

⁴⁵ Jacques LACAN, *Écrits*, Seuil, coll. Le Champ freudien, 1966, p. 94.

⁴⁶ *Ibid.*

⁴⁷ Voir *ibid.*, p. 93-100.

La découverte de la volupté corporelle inhérente à celle de l'homosexualité, est liée à l'expérience du miroir qui semble être, pour lui, traumatisante. Car le miroir lui impose son image homosexuelle, interdite dans sa conscience à cause de règles sociales, religieuses ou morales. « La recherche hallucinée du plaisir, [...] l'amertume d'une humiliation morale » (p. 76) se mirent successivement dans le miroir :

[...] j'allais et venais, fatigué de voir mon image se refléter dans la glace ; je haïssais ce miroir, qui m'infligeait ma propre présence. (p. 76. Souligné par nous)

À l'expérience du *miroir* succède l'expérience *œdipienne* inhérente à la projection de son image homosexuelle. Car la fixation d'abord à sa mère et ensuite à ses sœurs semble perdurer *en entraînant* chez lui des troubles de sa personnalité et de sa masculinité. Adoptant une identité androgynale et refusant à la fois la castration, Alexis est voué à vivre dans l'imaginaire qui fonctionne dans le champ de la mère. Ainsi n'arrivera-t-il jamais à passer dans l'ordre symbolique, car à l'épreuve de l'Œdipe et de la castration succède la fixation au père, au nom duquel il faut reconnaître, selon Lacan, le support de la fonction symbolique.

Ce premier roman écrit en forme épistolaire à la première personne, donne à voir le besoin inconscient de Marguerite Yourcarnar, de faire revivre, à travers l'écriture, le rêve maternel, le vieux rêve de toute l'humanité qui n'est autre que celui de l'androgynie. En effet, Alexis incarne le fantasme androgynal de la mère qu'il revit, lui aussi, à travers l'homosexualité. Ce fantasme bissexuel semble marquer plusieurs personnages yourcenariens, ce qui est d'ailleurs signalé par d'autres critiques littéraires.